

The book cover features a vibrant orange background with a subtle, repeating geometric pattern. A large, irregular shape in a darker orange color overlaps the right side of the cover, revealing a blue background with a more complex, intricate geometric pattern. Several golden-yellow, multi-pointed stars are scattered across the top and right edges of the cover.

SYLVAIN TRUDEL

Le
souffle
de
l'harmattan

v**l**b éditeur

SYLVAIN TRUDEL

Le souffle de l'harmattan

Préface de Perrine Leblanc

v1b éditeur

Habéké Axoum, c'était le plus intelligent, parce qu'avec ça il avait la naïveté et tout chez lui pouvait se faire. C'est qu'il avait gardé bien au frais ses pouvoirs secrets, comme moi je dois dire, et ça fait que j'ai des yeux pour voir. Par exemple, dans mon assiette, les brocolis sont des ormes, les patates pilées forment un château et la sauce est l'eau boueuse des fossés. Les haricots dans la sauce sont des crocodiles qui effraient les ennemis. Dans le château, un radis règne sur le royaume et une tour emprisonne une petite carotte marinée dont je suis amoureux. Moi, je suis le Bien et la Justice et je veux tuer le radis parce que, malgré sa fortune, il laisse les paysans crever de faim. C'est un impur et je le hais, je le bombarde avec les petits pois et une cuillère-catapulte. Ensuite je saisis la poivrière et la fais neiger sur le château, après quoi j'abats la fourchette-grille, je croque un crocodile en passant, puis je tue le radis qui éternue. J'escalade alors la tour pour délivrer la carotte marinée, puis je dévore le château, les ormes, les crocodiles. Je laisse rien dans mon assiette, aucune ruine du vieux royaume, aucune trace des choses du monde,

pour pas souffrir inutilement, mais c'est impossible de vraiment tuer la mémoire, et, après souper, je replonge la carotte dans son vinaigre au goût de larmes.

Il m'arrive encore souvent de tripoter comme ça dans mon assiette, malgré mon âge, et chaque fois on me regarde de travers parce qu'on a pas les yeux assez perçants pour voir mon royaume. Quand on accumule les années dans sa tête, tout devient de plus en plus vrai, tellement vrai que bientôt l'invisible ne se voit plus et que les royaumes s'effondrent. Arrive alors l'adultère avec son hypocrisie. L'adultère, c'est l'ère adulte avec un passé d'enfant figé dans la roche. L'ère adulte annonce les glaciers et la fin des mammouths. C'est l'hiver et le froid qui engourdissent les pouvoirs et c'est le commencement de la fin. Autrement dit, c'est la vieillesse qui s'installe dans le creux des os.

Il y a eu un exemple un jour qui s'appelait le roi Midas et qui changeait en or ce qu'il touchait. Pourtant, malgré son vœu exaucé par un dieu, ce roi était malheureux parce qu'il changeait aussi son pain en or, jusqu'à son eau qui devenait de l'eau d'or mais non potable. Midas avait sali ses rêves avec des calculs et il a fini par renoncer à tout l'or du monde pour retrouver son innocence. Il s'est lavé les mains dans un fleuve, le Pactole, et son don l'a quitté pour se perdre dans les eaux. Aujourd'hui le Pactole roule de l'or et c'est une expression en souvenir de ce roi. Non, Midas a pas su grandir avec ses pouvoirs. C'est pas comme Habéké Axoum qui, lui, a toujours été plus fort que

les rois. Tout petit, Habéké est resté cinquante jours sans manger à cause de la famine, oui, cinquante jours, dix de plus que le roi des rois, j'ai nommé Jésus-Christ tenté par le diable dans le désert biblique. Moi, quand je voyais ces tragédies à la télé, je me demandais pourquoi il fallait envoyer de la nourriture là-bas, vu que les Africains avaient le ventre enflé. Je savais pas que la nourriture avait rien à voir avec les gros ventres. C'est Habéké qui m'a expliqué que, quand le ventre est vide, l'estomac ronge ce qu'il y a autour, parce qu'un estomac ça arrête jamais, vu les suc. Quand le ventre est vide, ce qu'il y a autour c'est les muscles, et, quand les muscles sont digérés, ils ne sont plus là pour garder les organes à l'intérieur et les organes veulent s'échapper. C'est ce phénomène-là qui cause les ventres ballonnés.

Si Habéké est parvenu jusqu'à moi dans la vie, c'est grâce à l'eau pure qu'il a inventée pour survivre. Dans ce temps-là dont je parle, Habéké était haut comme trois crêpes de blé noir, mais il savait déjà créer de l'eau de son cru quand le soleil incendiait l'Afrique et que les Africains s'éteignaient par milliers. Une armée de caméras filmait tout ça parce que c'était un horrible spectacle.

Plus tard, Habéké me parlerait parfois de Zao, sa sœur, Zaoditou, avec sa voix la plus grave, celle des mauvais jours.

«Zao était si fatiguée qu'à la fin elle n'avait même plus la force de fermer les yeux. Elle est restée comme

ça, toute une journée sans cligner sous les mouches, et on a dû les fermer pour elle, ses yeux.»

Ces soirs-là, Habéké se hissait au sommet des collines, car il connaissait cet insecte incroyable qui s'expose au vent nocturne qui souffle de la mer lointaine. Le jour, pas la peine d'espérer parce que le vent vient du désert, mais, le soir, le voici chargé d'humidité, comme une haleine, et, quand ce vent glisse sur la carapace chaude de l'insecte, il y dépose une rosée. Au bout d'une heure ou deux, une précieuse gouttelette dévale la carapace jusqu'à la bouche et l'insecte boit enfin. Habéké a survécu comme ça, en se couchant sur le ventre et en offrant sa tête aux vents miraculeux du soir. L'eau se condensait dans ses cheveux frisés, jusqu'à ruisseler sur ses joues pour arroser le lac desséché de sa bouche. Habéké a bien tenté d'expliquer l'insecte à sa famille, mais personne voulait croire ses enfantillages. Et voilà comment le manque de croyances les a tous fait mourir de soif. La guerre les a pas aidés, faut dire, parce que oui il y avait une guerre d'hommes là-bas qui s'ajoutait à la sécheresse de Dieu. Les explosions étaient si épouvantables sur les lignes de feu que même les anges gardiens avaient fui à tire-d'aile avec les oiseaux pour abandonner les enfants dans la misère de chien. Heureusement, il y avait ici et là des gens courageux qui bravaient Dieu et la guerre pour secourir la multitude, des rêveurs qui ont exporté Habéké outre-mer avec des attestations d'humanité et des titres de propriété, et c'est ainsi qu'un ami est tombé du ciel dans

le matériel, ici même, comme un cheveu sur la soupe, dans la paix et l'abondance.

À son arrivée dans notre pays riche où il fait si froid, Habéké n'avait que neuf maigres printemps derrière lui et on a pu le dénaturiser pour son bien : on lui a enseigné le français, le hockey, le baseball, le bicycle, les bonnes manières et le *Ô Canada*. Il a appris le mercredi à déposer des sous à la caisse populaire juvénile, dans le gymnase de son école. Il a découvert des dimanches sous zéro en motoneige, des maux de cœur de cabane à sucre, le mouton même pas noir du dernier char allégorique du défilé de la Saint-Jean-Baptiste, la télévision où des pareils à lui mouraient au téléjournal pour nous faire réfléchir un brin avant le western d'onze heures. Et Habéké a vu les apparitions des crèches vivantes devant son église, s'est fait insulter sur le chemin des écoliers, a vomi des hot-dogs, de la tourtière et de la bûche de Noël, a régurgité du coca-cola par le nez et attrapé la picote, s'est étouffé avec le corps du Christ, et quoi encore ? Mais Habéké, recoquillé dans son cœur nègre, a su résister à notre civilisation exagérée, parce que, malgré les envahissements et les déformations, il avait décidé d'être éternellement un Africain dans l'âme comme une roche est dure. Sa vie durant sa pensée s'est faite en amharique, comme il l'avait promis en secret à ses ancêtres bien-aimés. Personne peut envahir la pensée parce que la pensée c'est l'exil et que chacun a l'exil qu'il désire. Habéké et moi nous étions promis de visiter nos exils un beau jour.

J'aimais Habéké. Il avait l'intelligence humaine.

En Afrique, les savanes grouillent de zébus, mais on confectionne des chaussures avec leur cuir. C'est triste de penser que l'exil des zébus est lié à nos souliers. Habéké, ça le touchait, parce qu'il était animiste.

Moi, j'ai pas existé avant l'âge de six mois, parce que, jusque-là, personne voulait s'encombrer d'une affaire pareille. J'étais pas une chose officielle, y avait aucune trace de mon événement dans les livres. Né sur le bord du chemin comme une catastrophe naturelle, j'avais pas connu l'huile sainte du baptême et personne avait cru bon de griffonner mon nom sur un papier du gouvernement, ni même de prendre l'empreinte de mon pied sur une fiche d'hôpital. Autrement dit, nul n'osait croire en moi, même si j'étais né comme tout le monde, par la peau des fesses.

J'ai longtemps cru qu'une première mère hypothétique avait refusé de me faire sien par faiblesse humaine ou par découragement. Je l'imaginai désespérée devant ma margoulette et je la voyais courir à la pouponnière pour se faire rembourser ou pour m'échanger contre une mignonne fillette aux yeux de poupée, mais c'était impossible parce que cette maman étourdie avait jeté la facture. Voilà pourquoi aucune preuve d'achat garantissait mon humanité. Chose certaine, j'étais pas le fruit de l'imagination d'Adam et Ève, j'existais bel et bien, en

chair et en os, mais j'étais ni bel ni bien, à cause que j'étais profondément tout seul. J'ai pas davantage aujourd'hui l'intention de pourrir seul dans mon coin et j'espère que je pourrai fructifier, moi aussi, une nuit, si une femme de sexe différent désire s'unir à moi. Céline, ma mère adaptative, celle qui m'a adapté pour corriger un malheur qui n'attend pas l'autre, a jamais voulu aborder franchement ce sujet épineux parce qu'elle avait de brûlantes vérités à me cacher. Quand je la questionnais sur tout ce qui était initial à mon genre humain, elle sautait du coq à l'âne. J'essayais de la faire revenir au coq, mais elle s'accrochait à la queue du pauvre âne. Heureusement qu'il y avait les copains pour éclairer ma lanterne, Habéké surtout. Il m'a appris que pendant longtemps, même en Afrique, la vie avait été un pur mystère parce que la fertilité s'expliquait pas. C'était un phénomène occulte et des sculptures prouvent cette ignorance. À la bibliothèque, j'ai un jour épluché un livre rempli de statuettes de femmes noires avec un gros ventre, des seins énormes et presque rien d'autre. On appelle ça des attributs si j'ai bien lu et c'est symbolique ; ça exprime un songe d'homme qui réfléchit à la fécondation.

Selon Habéké, l'homme a un petit aquarium dans ses entrailles avec des poissons microscopiques qui barbotent dedans, et, quand l'homme mange, des miettes tombent au fond de lui pour nourrir l'espoir. Plus tard, ces poissons deviennent trop gros pour l'aquarium et, en quête de liberté, ils nagent jusqu'à la lumière au bout du tunnel. Si à ce moment-là l'homme est

uni à la femme, une série d'écluses mènent les poissons jusqu'aux Grands Lacs, loin, bien loin au sein du continent féminin. Un seul d'entre eux atteint le lac Supérieur, c'est mathématique. Il se métamorphose et ses nageoires deviennent des membres en bonne et due forme, des yeux à paupières sont créés, sa queue de poisson s'efface dans le coccyx, les branchies feuillent en petits poumons, un minuscule cœur d'homme, comme une fraise sauvage, se met à battre à travers la peau, et puis voilà, c'est un enfant, ni plus ni moins. Quand il est assez vigoureux, cet enfant neuf crève les eaux du lac et s'en échappe sur des contractions de femme, mais il faut pas lui reprocher sa naissance, parce que reprocher aux enfants leur entêtement à paraître magiquement dans le monde, c'est aller contre ce qui doit exister malgré les mauvais sentiments.

Moi, je suis contre les interdictions, les étranglements, les coupures et autres trucs diminuants. En Afrique, ils ont ceci de diminuant qu'ils amputent des bouts de gens. Si j'étais un Africain, mes pères m'auraient charcuté le prépuce, parce que le prépuce y est vu comme le côté féminin de la médaille masculine, et, là-bas, les médailles doivent pas avoir d'envers à cause des croyances ancestrales. Et si j'étais une Africaine avec un sexe, c'est un autre profond mystère qu'on m'aurait enlevé. Gustave Désuet a écrit que «les parties sensibles des religions sont en principe sous la ceinture». Il était terrible, Gustave Désuet. Je l'ai beaucoup aimé parce qu'il m'a aidé à vivre ma vie dans un sens, mais

il le saura jamais, il est mort. Gustave Désuet était un homme de lettres au pluriel parce qu'il en avait beaucoup, comme on l'explique dans le dos de son livre. C'était une espèce de tigre de papier qui a un jour pris sa plume comme on prendrait une arme, pour faire mal, et le venin dégouttait de sa pointe. Une vraie vipère, ce tigre. Il disait que nous autres, les riches d'Amérique et d'Europe, on vit en Accident, repliés dans nos pays occidentaux, et que l'Apocalypse de la Bible est une grande idiotie, parce que c'est déjà commencé mais personne le voit, c'est en train de se faire sous nos yeux qui aiment mieux courir se cacher derrière des paupières, mais c'est là, et en fait c'est nous, oui, l'Apocalypse, c'est nous autres, nous qui sommes le cataclysme des pauvres, vu qu'on les tue d'une main dissimulée derrière le dos, dans la noirceur commode de nos têtes, pour rester riches à leurs dépens. On a beau dire, mais ce qu'on fait dans l'ombre, ou ce qu'on laisse faire vu que ça nous engraisse, eh bien ça enterre tout, mais vraiment tout, les beaux principes et les cadavres, et c'est charmant comme ça, la civilisation accidentelle, si charmant que ça nous empêche même pas de dormir. L'Accident avait d'ailleurs inspiré à Gustave Désuet un poème intitulé : « Conjugaison du passé décomposé ».

J'union soviétique
Tu états-unis
Il tiers-monde
Nous bourgeoisons

*Vous ronflez
Ils crèvent*

Gustave Désuet a vécu dans la douleur de l'être et il aimait l'amour, ce qui l'a fait mourir jeune, comme de raison. J'avais un livre de lui chez moi, *Vies rêvées*, un recueil de poésies, mais Gustave Désuet écrivait « poësies », comme « canoë », parce que ça donnait de l'allant. Ce livre habitait sous mon oreiller. Céline me l'avait acheté à contrecœur, aux puces où il puait le moisi, mais je le voulais à tout prix.

« Qu'est-ce que tu vas faire avec ce vieux livre-là ? Y a même pas d'images dedans. »

Elle parlait comme si j'aimais juste les images, mais une image vaut seulement mille mots, pas plus, parce qu'une image c'est plat, ça n'a que deux dimensions et ça fait écran à l'invisible qui n'est plus libre. Tandis que dans Gustave Désuet je pressentais de l'infini à perte de vue et à perte de vie, je voyais de l'inconnu qui me dépassait et m'allumait, comme dans le premier poème que j'ai lu, « Ô femme de mon silence », tombant dessus comme sur une vie apparue dans une vie.

*Je vieillard d'amertume
et m'alaise dans la nuit
Je suis la solitude
dans les champs effleurés de vent
Ondées de cris des fétiches
dans les jardins de la mort*

*Et ma mémoire est creuse
comme la terre froide
Et je m'élancolique le chemin blond
de ta brûlure bénie
Ô douleurs de toute une vie,
il pleut sur la maison renoncée
Pourtant hier encore
j'aujourd'hui sais à jamais
Nous étions un matin d'odeurs et de murmures
et je me souviens de la fraîcheur des bruits
Mais voilà que j'au loin de ce monde
ô femme de mon silence et de mon secret
Je m'agnifique tes yeux d'or brûlé
et j'amour ton visage qui n'est plus
Tandis que monte à l'orient
le soleil de ma névrose
Mais c'est la mort qui se lève ainsi
dans l'éclair d'une vie
Et je pleure tout ce que tu fus
tous les astres flambés dans ta bouche
Mais en pleurant je brille
comme une larme de gemme
Et je suis pur enfin je suis pur
et je suis pardonné d'avoir vécu
Ô saintes plaies vous me sacrez
d'un sang de femme et m'exaucez
Je suis pur enfin
pur à jamais d'avoir été aimé.*

Bien sûr, on comprenait pas tous ces brillants tombés de la tête de Gustave Désuet, on se sentait souvent comme de petits oiseaux devant l'océan, mais on se cachait quelque part, Habéké et moi, pour en lire des passages à voix haute, puis on essayait de comprendre à quoi ça pouvait bien rimer. On affectionnait le chemin de la brûlure, le sang pur d'une femme, la douleur de l'homme seul et l'aujourd'hui fait verbe ; on avait l'impression de comprendre que le monde est le monde à condition qu'on soit le monde aussi, je veux dire à la fois dans lui et autour de lui, du néant à l'infini, sans jamais fermer les yeux sur rien, ni sur le bonheur ni sur le désespoir, pour souffrir et comprendre la souffrance, ce qui est peut-être en fin de compte le seul but d'une vie. Bien entendu, on se cachait parce qu'on craignait que nos parents nous interdisent ces mauvaises fréquentations qui nous enseignaient le cri et le mal de vivre, mais c'est injuste pour Gustave Désuet qui voulait seulement enrichir nos regards pauvres en états d'âme favorables. Il disait que les infirmes, les obèses, les malades, les pauvres, les malheureux, les vieux et les putains sont pareils à nous, qu'ils aiment aussi se sentir voulus. C'est important, parce que si on se sent pas voulu, on est une île si petite qu'on n'est sur aucune carte.

En 1986, Sylvain Trudel faisait paraître à 23 ans un premier roman d'une grande force d'évocation. Cette édition du quarantième anniversaire en présente le texte définitif, avec une préface de Perrine Leblanc.

Camarades de classe et amis inséparables, Hugues et Habéke ont tous deux été adoptés. L'un et l'autre se sentent étrangers au monde et, mus par leurs rêves et leurs blessures, ils cherchent à découvrir ensemble ce qu'il y a «de l'autre côté du fil bleu de l'horizon». Récit d'une quête initiatique, *Le souffle de l'harmattan* palpite de l'énergie de l'enfance, avec sa gravité, sa fantaisie, ses rituels inventés pour conjurer le sort et susciter le miracle.



Né à Montréal en 1963, Sylvain Trudel est l'auteur de romans, de recueils de nouvelles et de livres pour la jeunesse. Il a reçu, pour *Le souffle de l'harmattan*, le prix Canada-Suisse et le prix de l'Académie des lettres du Québec. Il vit à Sainte-Agathe-des-Monts.

